

# L'ART DE LA MÉDAILLE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

L'art de la médaille se développe en Europe à partir de la Renaissance, époque où les amateurs redécouvrent les monnaies antiques. Comme une pièce de monnaie une médaille possède deux faces, **l'avers**, la face qui présente généralement le motif principal, et le **revers**, qui peut comporter- mais ce n'est pas systématique- une composition ou une inscription. La médaille n'a aucune valeur monétaire, elle sert à commémorer un événement, un personnage ou une institution. Elle peut également avoir une valeur décorative et être collectionnée à l'instar des objets précieux. Une médaille est généralement de format circulaire. Cependant les artistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mettent au goût du jour le format carré ou rectangulaire : on parle alors de **plaquette** et non de **médaille**. L'invention de la plaquette revient au médailleur Oscar Roty qui dans les années 1880 imagine, pour susciter l'intérêt du public, de revenir à ce format en usage à la Renaissance mais tombé depuis lors dans l'oubli.

## La collection du Petit Palais

La seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle correspond à un véritable essor de la médaille française, essor qui atteint son point d'orgue vers 1900, au moment de l'Exposition universelle. Les productions des médailleurs français, tels Roty, Chaplain ou Daniel-Dupuis, sont alors admirées et considérées comme des modèles dans les pays étrangers, notamment en Allemagne et aux États-Unis. La collection de médailles du Petit Palais s'est constituée pour l'essentiel entre 1908 et 1910. Henry Lapauze, qui dirige le musée de 1905 à 1925, a alors l'idée de créer au Petit Palais une « galerie de la médaille française » et parvient à rassembler rapidement une collection qui reflète fidèlement l'évolution de l'art de la médaille en France au XIX<sup>e</sup> siècle. L'exposition *Au creux de la main. La médaille en France aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles* offre l'occasion de redécouvrir la richesse de cette collection, jamais montrée au public depuis sa mise en réserve dans les années 1930.

## Le XIX<sup>e</sup> siècle, le « siècle de la médaille »

L'art de la médaille connaît au cours du XIX<sup>e</sup> siècle un essor important lié à de multiples facteurs : une politique d'encouragement et de commande menée par l'État, des innovations techniques et un renouveau d'intérêt de la part du monde artistique, avec la multiplication des expositions consacrées aux médailleurs et à leurs œuvres. Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, les médailleurs poursuivent la tradition héritée de l'Ancien Régime et de l'Empire. La médaille a une fonction commémorative : elle célèbre le pouvoir en place (Barre, n°3 et 4), perpétue le souvenir des grands événements, qu'ils soient glorieux (Barre, n°6) ou tragiques (Vatinelle, n°10). Sous le Second Empire un changement s'amorce, par réaction à une production jugée répétitive et convenue. L'œuvre d'Hubert Ponscarne (n°15 à 19) constitue, selon le mot de Roger Marx, une « révolution » et assure la transition entre la production officielle du début du siècle et la grande inventivité de la médaille Art Nouveau. Ponscarne renonce aux compositions traditionnelles pour des formes inspirées par la sculpture et la peinture. Son enseignement à l'École des Beaux-Arts influence durablement les grands médailleurs de la fin du siècle, comme Roty, Chaplain ou Yencesse.

## L'essor de la médaille sous la III<sup>e</sup> République

La III<sup>e</sup> République offre aux médailleurs l'opportunité d'obtenir des commandes prestigieuses, comme la réalisation des nouveaux modèles pour les pièces de monnaie. Alors que Roty réalise sa célèbre *Semeuse* pour les pièces de 50 centimes et de 1 et 2 francs, Daniel-Dupuis donne le modèle des pièces de 5 et 10 centimes (n°29). La médaille suscite l'intérêt d'un public de plus en plus large de collectionneurs et d'amateurs. Roger Marx, éminent critique d'art, publie un ouvrage intitulé *Les Médailleurs français depuis 1789* qui contribue à sortir la médaille de son statut d'art mineur et la consacre comme un art démocratique, industriel et accessible au plus grand nombre. Il fonde en 1899 la Société des Amis de la Médaille Française, qui œuvre à la promotion de la médaille contemporaine (Roger-Bloche, n°45 et 46, Michel-Cazin, n°47). Les expositions, et notamment les expositions universelles de 1889 et 1900, jouent un rôle considérable dans le rayonnement de la discipline et permettent sa diffusion auprès du grand public (Vernon, n°30, Chaplain, n°31, Roty, n°34).

## La fabrication d'une médaille au XIX<sup>e</sup> siècle

Une médaille résulte d'un procédé de fabrication qui s'organise en plusieurs étapes depuis l'élaboration des modèles jusqu'à la réalisation de l'exemplaire définitif en métal. Deux techniques sont utilisées depuis la Renaissance : la **fonte** et la **frappe**. La fonte est un procédé long et coûteux, qui n'est approprié que pour les petits tirages ou les médailles de grande dimension. La frappe reste le procédé le plus couramment employé, car il permet la production de médailles en série. Frapper une médaille consiste à imprimer une gravure en relief sur un disque de métal vierge (le *flan*) au moyen d'un balancier, une machine inventée au XVI<sup>e</sup> siècle et qui s'apparente à une presse. Avant l'opération de frappe, il faut réaliser les outillages (ou *coins*) de frappe, les *poinçons* (en relief) et les *matrices* (en creux). Les outillages de frappe sont soit gravés directement par le médailleur, soit exécutés par des ouvriers spécialisés à partir des modèles (en cire ou en plâtre) fournis par l'artiste. L'invention du tour à réduire au XIX<sup>e</sup> siècle modifie considérablement les conditions d'exécution : le tour à réduire permet de réaliser mécaniquement plusieurs coins de frappe à partir d'un modèle prédéfini. Les médailleurs n'ont plus besoin de réaliser leurs modèles à grandeur, ni de maîtriser la technique de la gravure sur métal. L'art de la médaille s'ouvre alors aux artistes non spécialistes comme les peintres et les sculpteurs.

# LA DANSE

## La Danse

Le thème de la danse constitue une source d'inspiration privilégiée pour les médailleurs des années 1900. Le triomphe remporté à la fin du siècle par des danseuses comme Isadora Duncan ou Loïe Fuller est à l'origine de la fascination éprouvée par les artistes pour ce thème. La danse est un motif récurrent chez le sculpteur François-Rupert Carabin (1862-1932). En 1901 la Société des Amis de la Médaille française (SAMF) présidée par Roger Marx commande à Carabin une médaille intitulée *La Danse*. L'esquisse en cire pour le revers de *La Danse* est présentée au centre de la salle. Le mouvement du couple en train de valser semble saisi sur le vif. Le motif rappelle Edgar Degas, un ami de Carabin, mais également Auguste Renoir et ses célèbres tableaux *La Danse à la Ville* et *La Danse à la Campagne* réalisés en 1883.

Comme Carabin, Pierre Roche, sculpteur de formation, s'intéresse à la gravure sur médaille. Très proche de Loïe Fuller (1862-1928), il collabore au décor du pavillon-théâtre que la danseuse américaine se fait édifier par l'architecte Henri Sauvage pour l'Exposition universelle de 1900. La même année, Pierre Roche dédie la médaille que lui commande la SAMF à la danseuse, cet « être qui n'était que lumière, or et gaz ». Le sculpteur réalise à la demande de Roger Marx un ouvrage consacré à la danseuse, dont les illustrations sont des *gypsotypies* – une variante de la *gypsographie*, un procédé de gravure en relief de sa propre invention. L'exemplaire présenté ici comporte des annotations de la main de la Loïe Fuller, témoignage des liens qui unissaient la danseuse « à son cher ami Pierre Roche ».

## Figures féminines et maternités

La vitrine conçue par Carabin en 1895 pour le musée Galliera constitue un magnifique écrin pour l'ensemble des médailles consacrées à la figure féminine. Sous l'influence du symbolisme, les médailleurs des années 1900 multiplient les images de femmes idéalisées et éthérées. La *Source* de Daniel-Dupuis est emblématique de cette production où l'allégorie sert de prétexte à la représentation d'un séduisant nu féminin. L'image de la maternité heureuse fait également partie des thèmes récurrents des années 1900 : le médailleur Ovide Yencesse manifeste ainsi une prédilection pour les sujets qui illustrent les joies du foyer et de l'enfance (*La Lecture*, *L'Enfant aux Roses*).

# LA MÉDAILLE ARTISTIQUE AU TOURNANT DU SIÈCLE

L'art de la médaille à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle présente une très grande variété de thèmes comme de styles. Tous les genres picturaux sont représentés, depuis la scène d'intérieur jusqu'aux sujets allégoriques ou religieux, en passant par les sujets animaliers et le portrait.

## Portraits intimes

Le format restreint de la médaille convient parfaitement à l'art du portrait. Depuis la célèbre Galerie de portraits de David d'Angers, le médaillon connaît une grande fortune parmi les sculpteurs. Son format, intermédiaire entre la médaille et le bas-relief, lui permet d'être donné en souvenir, avec parfois, une dédicace ou une inscription de l'artiste qui témoigne des liens d'amitié ou de parenté. Le portrait d'enfant constitue un genre à part entière, comme l'attestent les différents exemples réunis ici. Il s'agit soit de portraits de commande, comme le médaillon du Prince impérial réalisé par Jean-Baptiste Carpeaux, qui représente Eugène-Louis Napoléon, fils de Napoléon III, soit de portraits intimes, destiné à la sphère privée. Auguste Renoir (*Tête de Coco*, n°4) vient ainsi à la sculpture en réalisant un portrait en médaillon de son jeune fils, Claude dit Coco. Plus tragiquement, Alexandre Charpentier fixe le « dernier portrait » de son fils mort en bas-âge (*Paul Charpentier*, n°3). La médaille se prête bien également au portrait rétrospectif, hommage à une personnalité célèbre disparue, comme en témoigne la plaquette réalisée par Ovide Yencesse en hommage à Richard Wagner (n°11).

## Allégories et scènes religieuses

L'allégorie inspirée de l'Antiquité continue de séduire certains artistes, même si les médailleurs de la Belle Époque lui préfèrent de plus en plus des sujets tirés de l'actualité ou de la vie quotidienne. Le graveur Ferdinand Levillain se spécialise ainsi dans une production inspirée de la mythologie gréco-latine (*Bacchus tue le serpent*, n°26) qui témoigne d'une sensibilité au courant symboliste. La mythologie sert à traiter de sujets d'actualité : G.H. Prud'homme se réfère à la figure de Pan, le dieu musicien et protecteur des bergers pour une médaille destinée à un concours de musique (n°27). La médaille religieuse donne lieu également à quelques belles réalisations, signées de graveurs aussi renommés que Ponscarne (*Le Sacré-Cœur* n°13 et n°14), Roty ou Daniel-Dupuis (*La Madone*, n°19). Vers 1900 *La Madone* de Jean-Baptiste Daniel-Dupuis fait partie des médailles les plus vendues par la Monnaie de Paris, qui en a acquis les droits de reproduction et la présente à l'Exposition universelle de 1900. La composition harmonieuse de la plaquette, qui se réfère explicitement à l'art du Quattrocento, explique sans doute son succès.

## Scènes de genre et sujets animaliers

Certains médailleurs s'intéressent à la représentation du monde animal. Pierre Roche réalise ainsi une série de plaquettes en bronze et en plomb qui mettent en scène des animaux sauvages, (*Tête de tigre*, n°22 et *Tête de vautour*, n°23). Dans cette spécialité, l'exemple le plus caractéristique est celui de Victor Peter (1840-1918). Sculpteur de formation, spécialisé dans la sculpture animalière – il dessine d'après nature au Muséum d'histoire naturelle et à la ménagerie du Jardin des Plantes – Peter s'intéresse également à la gravure sur médaille et se fait connaître par sa série illustrant les *Fables de La Fontaine*, l'une de ses plus grandes réussites (*Le conseil tenu par les rats*, n°20).

## Influences croisées

Les médailleurs de la fin du siècle sont sensibles à des influences multiples, venues d'autres domaines artistiques, comme la peinture, la sculpture ou les arts décoratifs. Le cas de Ponscarne est caractéristique : celui qui a « révolutionné » l'art de la médaille sous le Second Empire se tourne à la fin de sa carrière vers un style vaporeux, influencé par la peinture impressionniste (*Portrait du Docteur Walther*, n°12). Son exemple est suivi par certains de ses disciples, dont notamment Ovide Yencesse, le principal représentant de « l'École du flou ». L'influence de la sculpture est également manifeste. Carpeaux, Frémiet, Charpentier, Carabin, Pierre Roche : les sculpteurs les plus importants de la fin du siècle ont tous pratiqué la gravure sur médaille. La mise au point du tour à réduire permet en effet une large ouverture de la discipline aux sculpteurs : pour réaliser une médaille, l'artiste n'a plus besoin de maîtriser l'étape de la gravure sur acier, effectuée mécaniquement, mais seulement celle du modelage. La diversité des influences explique en grande partie la variété des styles, des sujets et des techniques représentés dans l'art de la médaille à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.